

MARSEILLE³ (cube)

NOTE D'INTENTION

Le désir de ce film est né d'une relation contrariée à un territoire. À la fin de mes études, je suis retourné à Marseille, ma ville natale. J'y voyais l'occasion de réparer un écart ancien, qui m'y faisait sentir étranger. Dès l'enfance, un tempérament solitaire et cérébral m'avait tenu éloigné du foot, qui était le centre de gravité de la vie sociale. C'est à la même époque – est-ce un hasard ? - que je me passionnais pour *De la Terre à la Lune* de Jules Verne. La science-fiction m'offrait un espace plus vaste et plus malléable, en apesanteur, qui compensait ma position périphérique dans l'espace réel. *Extra-terrestre* : Une forme de vie venue d'ailleurs, évoluant dans une dimension parallèle à la nôtre. J'ai remarqué que la ville était pleine d'extra-terrestres, mais que ceux-ci n'avaient pas toujours la tête qu'on leur connaît. Je voudrais essayer de filmer l'un d'entre eux.

C'est au cours d'une balade-conférence dans les quartiers nord de la ville, organisée par le collectif « Le Nuage était sous nos pieds », que je fis la rencontre d'un de ces spécimens. Il s'agissait d'un immense cube noir, posé sur le port en face des anciennes maisons de Dockers, et en contrebas de la colline du Cap Janet, où est construite la cité de la Calade. Un *data center* dernière génération. Durant cette balade en groupe, j'ai beaucoup appris. Je me suis aussi questionné sur ma place dans les quartiers que je traversais. Notre groupe de curieux et de militants, venus s'informer sur les centres de données, formait une sorte de petite société parallèle, itinérante, qui passait sous le regard étonné de certain.e.s habitant.e.s. C'est à ce moment qu'est née l'idée de filmer un territoire et les différentes formes de vie et de sociabilité qui peuvent y coexister, parfois sans se croiser. Dans le quartier de la Calade, en particulier, qui fait face aux *data centers*, le tissu social est particulièrement abîmé par le manque d'aménagements urbains, de structures collectives. J'avais l'idée d'un montage en réseau, qui réunirait différents événements simultanés sans toujours créer de liens de cause à effet ou de succession.

Le désir de ce film est né de cette rencontre étrange avec des bâtiments (les *data centers*) et avec leur environnement, dont ils sont complètement coupés. C'est cette rupture avec le tissu de la ville que je voudrais filmer. Plutôt que comme un mouvement linéaire, le film se construirait sur un ensemble de lignes simultanées. Il ne s'agirait pas de filmer l'intérieur du *data center* et son fonctionnement, mais de filmer tout ce qui lui est extérieur : à la fois son environnement et la mémoire du port, qu'il charrie avec lui. Pour cela, les images tournées la nuit, dans le quartier de la Calade, cohabiteront avec des images d'archives, commentées en voix-off. L'idée est de créer un écart dialectique – un étonnement qui mène à la réflexion -, en convoquant une histoire de Marseille réécrite, dans laquelle les transformations du port liées à l'implantation du capitalisme dans la ville deviennent une nouvelle espèce d'animaux cubiques. Le lien de ces Cubes avec les nouvelles structures se ferait par l'image, et n'aurait pas besoin d'être explicite : le *data center* posé sur le port a lui-même l'aspect d'un grand cube.

Le montage, qui privilégiera le choc sur le raccord et l'articulation, soulignera la disparition des liens entre les habitant.e.s, et entre les différents espaces (la cité sur la colline, la vie en contre-bas, le port). La récurrence de lieux ou d'objets suspendus et de cadres en contre-plongée, qui ne montrent pas le sol, donnera une représentation visuelle concrète à cette déconnexion et à ce sentiment de flottaison. Parmi ces images, certaines seront des entretiens. Il s'agirait de filmer certain.e.s habitant.e.s dans leur quartier, parfois en action,

d'autres fois simplement face caméra. Les entretiens face caméra seront éclairés de façon à ce qu'une lumière jaune et douce tombe sur le sujet filmé. L'idée serait d'assumer une forme d'artificialité, à l'image de ce que fait Chantal Akerman dans *Histoires de New York*, qui mêle également entretiens et séquences de fiction qui fonctionnent là aussi comme des sortes de « numéros ».

Si les habitants seraient filmés majoritairement en plans rapprochés, les personnages des visiteurs, qui n'entretiennent pas de rapport avec le territoire, seraient volontiers filmés à distance, en plan très large. Le cadre permettrait de créer des effets d'échelle et de donner le sentiment d'une inadéquation entre leur corps et l'environnement qu'ils traversent. Le son ne devrait pas servir à souligner les enjeux psychologiques de la marche des personnages. Le point d'écoute ne serait pas dissocié du point de vue, et les conversations des personnages pourront, par moments, nous échapper. Le manque de lumière occasionnel, durant le tournage de nuit, ne serait pas un obstacle : la qualité de la nuit, le bruit numérique qu'elle produit, la dissolution des figures dans la pénombre, rien de tout cela ne doit être gommé.

Au cours de mes propres balades, j'ai eu l'occasion de rencontrer certain.e.s de ces habitant.e.s, et d'envisager avec eux la possibilité de prêter quelques heures au tournage du film. Bernard Genet est un ancien administrateur du port. Son franc-parler empreint du langage marseillais (il refuse de parler des *data centers* autrement que comme des « *fada centers* », les centres de fous), se mêle à une expérience syndicale et une forte culture marxiste, qui en font à la fois un personnage haut en couleurs et un fin analyste de la situation du port dans le capitalisme français. De la même façon, les habitant.e.s réuni.e.s dans le C.I.Q. du 16^{ème} arrondissement font l'expérience quotidienne des conflits d'usage liés aux *data centers*. La consommation en électricité des centres empêche l'électrification des quais pour l'amarrage des bateaux, et produit une nuisance sonore qui trouble les nuits des habitants.

C'est en écoutant Bernard et d'autres anciens, qui connaissent Marseille mieux que moi (l'historien et réalisateur Alèssi Dell'Umbria, qui m'a donné quelques pistes) que m'est venue l'idée de dialectiser le présent de ce quartier et la dimension historique de mon sujet. Il ne fallait pas, cependant, que ce regard historique soit explicatif. Au XIX^{ème} siècle, le poète marseillais Victor Gelu rechignait à décrire les machines industrielles, parce qu'elles n'avaient pas de nom dans la langue qu'il utilise, l'occitan. Pour contourner cette difficulté, il puisa dans le fantastique et dans les légendes occitanes, et décrivit les trains comme de « longues Tarasques » (*longuei Tarascasso*). Le geste de Gelu est déjà un acte de montage, le rapprochement de réalités lointaines, qui vient dire le sentiment d'être inadapté face à la technologie, l'impression d'un retard de sa langue, de ses moyens d'expression, pour s'y affronter.

J'espère que l'intégration d'archives dans le montage du film produira des rapprochements similaires. L'idée serait de donner vie, par la parole, aux bâtiments inanimés. L'utilisation d'images d'archives fixes (photographies et dessins) produirait une tension, que j'espère féconde, entre animé et inanimé. Les cubes prendraient donc vie par le montage, sans recourir à des effets spéciaux. J'aimerais que cette forme composite, qui mélange personnages de fiction (le groupe de visiteurs, les cubes) et rencontres documentaires, tournage en extérieur et *found-footage*, me permette de faire dialoguer un point de vue terrestre, soumis à l'arpentage du territoire et aux rencontres, et un point de vue « extra-terrestre ». Cette forme d'essai filmique ne vise pas à enseigner quelque chose au spectateur, mais à transformer sa perception sur la ville, à lui permettre de la voir sous un autre angle, une sorte de « marseilloscope ».